# L'HABITAT EN TERRE CRUE : UNE EXPERIENCE D'ETHNOLOGIE APPLIQUEE

## *Entretien avec F. Calame*

**Terrain :** ***Vous effectuez depuis quelques années des recherches sur l'habitat rural et plus particulièrement celui en bois et en terre, quelle est votre formation ?***

**François Calame :** Avant un doctorat de 3e cycle d'ethnologie : « Pour une étude de la charpente rurale en France l'exemple de l'Oise » dirigé par J. Cuisenier à l'EHESS, j'ai fait une maîtrise des sciences et techniques pour la préservation des biens culturels dans le cadre de laquelle j'ai effectué un stage de formation chez les compagnons charpentiers du Devoir, une des deux associations de compagnonnage en France ; ce qui m'a permis pendant quatre mois d'apprendre une partie du métier de charpentier. Les compagnons proposent une formation professionnelle à des jeunes de moins de 21 ans.

**T.** ***Que vous a apporté ce type de stage, par rapport à une formation universitaire ?***

**F.C.** Ce stage m'a permis d'être immergé dans un milieu professionnel du bâtiment. Après ces quatre mois j'ai continué à suivre les enseignements du soir que donnent les compagnons. C'est un système de formation permanente tout à fait intéressant, car il représente une immersion complète dans une entreprise avec des cours du soir en plus ; il est d'autant plus valable au plan pédagogique qu'il s'inscrit dans un Tour de France.

Cette formation qui m'a ouvert aux métiers du bâtiment me permet actuellement d'allier une approche scientifique à une approche pratique tournée vers des réalisations concrètes. Approche qui veut établir à la fois un dialogue réel entre enquêteur et enquêtés, ici les professionnels du bâtiment, et un échange. En effet, ceux-ci nous fournissent des informations et l'ethnologue ne se contente pas de leur renvoyer une image de ce qu'ils sont. Il les fait aussi bénéficier d'un savoir technique qu'ils ont parfois perdu et qui peut leur être utile dans certains domaines, la réhabilitation de l'habitat par exemple.

**T.** ***Pourquoi avoir ensuite commencé un 3e cycle d'ethnologie ?***

**F.C.** Le 3e cycle représentait pour moi une façon d'aller plus loin dans l'exploitation des données recueillies auparavant. J'ai eu alors l'occasion de travailler au corpus de l'habitat rural du musée des ATP et de participer à la rédaction de l'ouvrage concernant le Nord-Picardie actuellement en préparation.

Dans ce groupe je m'occupe plus particulièrement des constructions en bois du nord de la France et de l'exploitation, d'un point de vue thématique, des volumes existants du corpus sous l'angle des techniques de construction. Cela constitue le volet recherche fondamentale de mon activité.

**T.** ***En quoi consiste l'autre volet ?***

**F.C.** C'est pour moi l'« action culturelle » portée par l'association « Maisons paysannes de France » qui a des délégations dans un certain nombre de départements. Je travaille (j'ai pu commencer à le faire grâce aux aides successives de la DGRST et de la direction du Patrimoine) dans la délégation de l'Oise, assez active. Ce travail, malgré certains inconvénients, m'apporte beaucoup. L'association, composée quasi uniquement de bénévoles, a pour but la préservation de l'habitat rural. Elle essaye depuis une dizaine d'années de réaliser un travail de terrain incluant la formation des professionnels du bâtiment, des usagers, des maîtres d'œuvre. Il ne s'agit pas d'isoler une maison paysanne rurale de son environnement, dans une optique figée, mais au contraire, de tenir compte du bâti dans son ensemble.

J'ai réalisé, il y a quelques années, que les constructions en terre crue dans le nord de la France étaient très importantes et encore largement utilisées comme outil de travail ou habitation. Mais les gens du bâtiment et les usagers ont un peu perdu le mode d'emploi de ce type de construction : les constructeurs ne savent plus comment elles se comportent, par exemple sur le plan de la ventilation ou du point de vue mécanique. Il y a des connaissances concernant une pathologie qui leur est propre à réintroduire, indépendamment du point de vue esthétique, et c'est l'objet de ma collaboration avec Maisons paysannes.

C'est là que le chercheur a un rôle à jouer, des informations à apporter : il tente de redonner aux usagers une connaissance des savoir-faire afin qu'ils puissent intervenir de façon beaucoup plus adaptée sur cet habitat. Les enjeux économiques sont également importants si l'on redonne le goût d'investir ou de réinvestir dans des locaux encore souvent perçus de manière péjorative. De plus, les matériaux employés se prêtent très facilement à l'autoconstruction, ce qui est

*Réapprendre le mode d'emploi de l'habitat ancien : une formation de l'usager et du professionnel du bâtiment dans laquelle l'ethnologue a un rôle à jouer. Cet habitant de Thiérache se rend compte à l'occasion d'un stage sur sa maison qu'un crépissage au ciment sur un pan de bois n'a pas permis une bonne conservation de sa façade. (Maisons paysannes de l'Aisne — photo : F. Calame).*

*Une famille de bûcheron-botteur du Beauvaisis reprend la pratique de l'autoconstruction avec le torchis industriel (Saint-Omer-en-Chaussée, Oise - photo : F. Calame).*

*Par analogie avec l'architecture animale le torchis dans l'Oise est appelé castor ou mortier de pie (Saint-Omer-en-Chaussée - photo : F. Calame).*

une dimension importante pour le monde agricole.

T. ***Comment avez-vous procédé pour amorcer une réhabilitation de ce type d'habitat ?***

**F.C.** Le thème de l'architecture en terre crue, avec l'exposition récente à Beaubourg sur l'habitat en terre crue dans le tiers monde, est maintenant assez à la mode. Les services publics, le ministère de l'Urbanisme et du Logement par exemple, commencent à s'y intéresser. Ces constructions ont diverses formes : dans le Dauphiné ou en Champagne, elles sont en pisé, la terre étant porteuse sans autre ossature ; dans le Nord-Picardie il s'agit d'une autre technique, très dévalorisée, le torchis. En trois ans, nous avons pu réaliser progressivement l'opération suivante : retrouver le savoir traditionnel, en faisant le lien entre d'anciens maçons (50 à 70 ans) ayant une pratique de l'architecture en terre, pratique abandonnée depuis dix ans, et des constructeurs d'aujourd'hui ne connaissant pas ces pratiques traditionnelles bien qu'ils soient amenés à intervenir très fréquemment sur ce type d'habitat. Il y avait donc une recherche ethnographique à effectuer : une étude des savoir-faire et des systèmes de valeur les accompagnant. Nous avons enregistré les techniques utilisées par le biais de stages et de films. Nous avons procédé à une étude détaillée de ces techniques afin de détecter des défauts qui pourraient expliquer leur abandon. Par chance, la conclusion a été positive et a permis d'entrevoir un stade ultérieur où il serait possible de reprendre ces techniques en les améliorant afin de les rendre compatibles avec les exigences contemporaines, de les rendre viables sur le plan économique et psychologique, et enfin de les mettre en application sur un mode industriel, ce que nous essayons de faire en ce moment. Pour ce faire, nous avons procédé par stades successifs :

— l'enregistrement des techniques, l'observation, l'apprentissage : un ancien maçon nous a montré comment réaliser des murs en terre crue, et a en même temps formé douze jeunes maçons ;

— dans un deuxième temps, nous avons essayé de le refaire par nous-mêmes afin de voir si nous avions « digéré » l'enseignement. Nous nous sommes aperçus que nous en étions capables, et même nous avons apporté des améliorations mécaniques ;

— maintenant nous voulons passer à une production opérationnelle pouvant s'inscrire dans un marché économique viable, susceptible d'intéresser la région, les pouvoirs publics. Cette action peut s'élargir aux sept départements de la région nord, concernés par cet habitat.

T. ***Comment, concrètement, réalisez-vous cette remise sur le marché ?***

**F.C.** Au moyen d'une opération intitulée « Pour un redémarrage de la maçonnerie en terre crue dans le nord de la France », cofinancée par la mission du Patrimoine ethnologique, le service emploi de la direction du Développement culturel, la Caisse nationale des monuments historiques et des sites, le rectorat de Picardie et le ministère de l'Urbanisme et du Logement (budget

total 350 000 F). Au départ, il s'agit surtout de réaliser la création d'une filière de production industrielle, démarrée actuellement à Beauvais dans une briquetterie en fonctionnement. Une machine — un gros malaxeur — a été réalisée, qui permet de produire 750 litres de mortier de terre en une fournée. Ce matériel appartient à l'association, mais est mis en dépôt auprès de cet entrepreneur. Nous ne favorisons bien sûr pas de monopole et voulons ouvrir aussi largement que possible le marché à tous les niveaux.

T. *Y a-t-il un lien avec le transfert de bâtiments ruraux à Saint-Riquier ?*

F.C. Aucun à l'origine, mais nous nous sommes greffés sur cette opération réalisée par la direction des musées de France pour le musée des Arts et Traditions populaires dont les collections « lourdes » (batteuses, chariots, pressoirs, etc.) sont conservées à l'abbaye de Saint-Riquier. Importantes, elles sont trop à l'étroit dans ce site protégé qu'on ne peut agrandir. Il a donc été décidé de transférer à cette fin deux bâtiments agricoles, d'une surface de 737 m² au sol, en les démontant pièce par pièce et en les reconstruisant à Saint-Riquier.

Je suis intervenu pour une étude de faisabilité de l'opération et comme conseiller technique pour le choix des entreprises et le suivi du chantier. Cette opération a permis à la fois d'épauler économiquement, par une grosse commande, le démarrage de notre « filière terre » juste après l'acquisition du matériel, et psychologiquement de bénéficier de l'impact important du premier transfert de bâtiments ruraux réalisé par l'Etat.

Nous utilisons par ailleurs le très gros chantier de Saint-Riquier pour sensibiliser le plus de monde possible (élèves des lycées d'enseignement professionnel, stagiaires des chambres des métiers, conseils d'architecture de l'Urbanisme et de l'Environnement etc.) à tout ce que représente l'habitat rural d'un point de vue ethnologique : une journée sur le terrain permet de développer ce qui vient en amont et en aval du problème de l'habitat rural. Nous avons là un outil pédagogique extraordinaire.

T. *Comment l'association joue-t-elle ce rôle pédagogique ?*

F.C. L'association joue un rôle de conseil, d'aide aux municipalités sous forme, notamment, de stages. Nous avons aussi pour interlocuteurs des professionnels du bâtiment — chambres des métiers, marchands de matériaux —, l'Education nationale — classes d'enseignement professionnel — ; les jeunes interviennent sur des bâtiments d'habitat ancien au cours des stages. Ils constatent à cette occasion que cet habitat n'est pas forcément bon pour le bulldozer, qu'il y a un minimum de sensibilité et de connaissance à avoir pour ce type de construction, qui ne figure pas au programme des écoles.

Enfin, la grosse carte que nous avons encore à jouer est celle de la normalisation des matériaux traditionnels. En effet, on ne peut utiliser dans le bâtiment que des matériaux homologués, sans quoi on ne peut être assuré. La terre crue n'est pas protégée par des normes précises, il nous faut donc les créer, c'est-à-dire d'abord prendre par la manche les ingénieurs des bureaux de conseil et de vérification et les emmener sur le terrain pour leur montrer chiffres et bordereaux d'essais physico-chimiques à l'appui, que ce sont des matériaux intéressants.

T. *L'ethnologue intervient-il de manière spécifique par rapport au technicien dans ce type d'opération ?*

F.C. Il intervient pour prouver que les pratiques vernaculaires ne sont pas négligeables, il le démontre dans un cadre très concret, comme ici celui de la construction. L'ethnologue remplace un technicien qui n'existe pas lorsqu'il s'agit de techniques et de matériaux marginaux. Il existe bien sûr une différence d'approche entre technicien et ethnologue : si le technicien étudie ces matériaux et les bâtiments en faisant souvent abstraction des gens qui y vivent, l'ethnologue recourt à une immersion la plus totale possible dans le milieu étudié, très important pour la compréhension même du fonctionnement des techniques en cause, de leur viabilité à un moment donné dans un contexte économique précis.

T. *Vous situez-vous d'emblée dans une perspective d'anthropologie appliquée ?*

F.C. Par ma formation j'aurais plutôt tendance à adopter dès le départ le point de vue d'une recherche appliquée. Cela dit, la recherche que j'ai démarrée sur la construction en bois il y a trois ans ne se préoccupait pas du tout de savoir si cet habitat avait encore une fonction à remplir à notre époque. Elle aurait pu se limiter à une recherche en archives sur les techniques du XVIII[e] siècle, une des facettes de mon travail. En tout état de cause, je pense qu'une recherche fondamentale est nécessaire au départ, car on ne peut pas présager des conclusions possibles ; dans le cas précis qui nous occupe, on ne pouvait rien dire de l'intérêt de l'utilisation actuelle des matériaux étudiés.

**propos recueillis par C. Langlois**

*Une des phases du remontage des granges de Saint-Riquier, mai 1984 (abbaye de Saint-Riquier, Somme - photo : F. Calame).*

*Une opération du ministère de la Culture a permis d'équiper la briquetterie de Beauvais d'un malaxeur assurant ainsi un appoint substantiel dans l'activité de cet établissement (briquetterie Dewulf, Allonne, Oise - photo : F. Calame).*